

Les femmes sans-domicile

Transcription de la discussion avec Marie Loison

Programme d'études sur le genre : Bienvenue dans Genre et cetera, le podcast de Sciences Po consacré aux questions de genre, d'inégalités et de discrimination.

Lors de sa dernière enquête sur les personnes sans domicile, menée en 2012, l'Insee, l'Institut national de la statistique et des études économiques, estimait qu'environ 141 500 personnes étaient sans domicile en France hexagonale. Parmi ces personnes, 38 % étaient des femmes.

Aujourd'hui, nous rencontrons Marie Loison, sociologue et maîtresse de conférences à l'université Sorbonne Paris Nord. Elle a récemment publié un article dans la revue *Terrains et Travaux* sur les violences de genre et les femmes sans domicile.

Bonjour, Marie Loison.

Marie Loison : Bonjour.

Programme d'études sur le genre : Alors, pour commencer, est-ce que vous pourriez nous expliquer quel rôle jouent les violences sexistes et sexuelles, les violences de genre, dans les trajectoires, dans les parcours, des femmes sans domicile ?

Marie Loison : Les violences de genre, elles sont vraiment structurantes dans les trajectoires des femmes que j'ai rencontrées. Donc moi, j'ai fait des entretiens avec ces femmes et, en fait, on se rend compte très vite, quand on leur demande de nous raconter un peu leur parcours de vie, qu'elles ont connu ces violences de genre dans l'enfance. Elles ont souvent subi des maltraitances, elles ont été parfois incestées. Ensuite elles ont, dans leur vie d'adulte, été aussi victimes de ces violences – des violences conjugales, mais pas que : ça peut être aussi, par exemple, des mariages forcés, ou encore des violences liées à leur orientation sexuelle. Et puis, bien sûr, des viols, voilà, enfin, il y a tout le panel des violences de genre qu'on peut connaître.

Et puis, ensuite, quand elles deviennent sans domicile, elles connaissent aussi les violences, alors, on a envie de dire "un peu plus classiquement", parce que ça va un peu plus de soi : quand on n'a pas de logement, on peut entendre, par exemple, que, quand on vit dans la rue, on subisse des violences physiques, mais quand on est une femme, on a plus de risques de subir des violences sexistes ou sexuelles, et notamment des violences sexuelles.

Programme d'études sur le genre : Et vous parlez aussi, dans votre article, d'une autre spécificité féminine : vous parlez d'un "sans-domicilisme caché" des femmes. Alors, d'abord, est-ce que vous pourriez nous expliquer ce que c'est, ce sans-domicilisme caché, et nous expliquer en quoi les femmes sont particulièrement concernées par ce phénomène ?

Marie Loison : Alors, en fait, le sans-domicilisme caché, c'est une expression qui est employée pas seulement par moi, en fait, je l'ai reprise d'autrices anglo-saxonnes qui emploient ce terme en parlant de *hidden homelessness*.

En fait on pourrait dire que pour les femmes le sans-domicilisme se caractérise par le fait qu'il soit un peu invisible, invisibilisé, pour trois raisons.

D'abord, parce que les femmes vont avoir des expériences différentes du sans-domicilisme par rapport aux hommes. C'est-à-dire qu'elles vont, par exemple, avoir un rapport spécifique aux espaces publics, à l'hébergement, au logement. Et du coup, ça va – j'y reviendrai peut-être après – conditionner leur visibilité dans ces espaces.

Elles vont aussi adopter des stratégies différentes. Elles sont, en général, beaucoup plus mobiles que les hommes. Elles ne stationnent pas dans l'espace public, et c'est pour ça qu'on ne les voit pas beaucoup, par exemple, faire la manche ou bien être installées sur un trottoir, ou sur un bout de carton. Elles sont, en général, assez peu clochardisées. Il y en a, des femmes clochardisées, mais il y en a moins que les hommes. Et donc, elles sont un peu plus invisibles dans les espaces publics – d'où ce terme de *hidden homelessness*.

Par ailleurs, on peut dire aussi que ce sans-domicilisme il est caché, parce qu'il est caché aux yeux des institutions aussi. C'est-à-dire que, le fait qu'elles adoptent des stratégies différentes – qu'elles fréquentent, par exemple, moins certains types d'établissements d'aide, certains centres d'hébergement mixtes ou bien certains lieux d'accueil de jour qui accueillent beaucoup des hommes – eh bien va faire que les institutions vont moins les voir, peut-être moins se rendre compte qu'elles sont là à certains moments. Alors, c'est un peu moins vrai aujourd'hui, parce qu'il y a eu une sorte de prise en compte de ce sans-domicilisme caché, mais pendant longtemps, elles ont sans doute été là mais sans qu'on ne les voit beaucoup, parce qu'elles n'adoptaient pas les mêmes comportements que les hommes.

Programme d'études sur le genre : Et j'ai cité, au tout début de l'épisode, les derniers chiffres produits par l'Institut national de la statistique sur le sans-domicilisme : c'était en 2012, et on comptait approximativement 54 000 femmes sans domicile fixe en France, c'est à dire 38 % des personnes sans domicile. Alors, je suppose que la situation a évolué, parce que ces chiffres ont plus de dix ans. Est-ce que vous avez un regard là-dessus ?

Marie Loison : Oui, ces chiffres ont sans doute évolué. On ne peut que faire l'hypothèse que ça a sans doute un petit peu bougé, qu'elles sont sans doute un peu plus nombreuses, parce que mieux repérées. Sans doute qu'elles étaient déjà là avant, encore une fois, mais on ne les compte pas très bien, du fait de ce sans-domicilisme caché. Donc cette année, en 2025, il y a eu le renouvellement de l'enquête sans domicile de 2001 et de 2012. Donc on va avoir des statistiques prochainement, et avec des collègues, d'ailleurs, on est en train de travailler sur un projet de post-enquête, pour faire des entretiens avec des personnes interrogées dans cette enquête statistique. Donc on devrait en savoir plus, et nous essaierons dans notre post-enquête, de sur-représenter un petit peu ces femmes, pour pouvoir aller les rencontrer, parce que comme elles sont un peu moins nombreuses que les hommes on voudrait aller voir ce qu'il se passe, on aura donc sans doute plus d'informations qu'on ne pouvait en avoir jusqu'à présent.

Programme d'études sur le genre : D'accord. Et vous expliquez aussi dans votre article que la manière dont les institutions définissent cette catégorie de "personnes sans domicile" elle est androcentrée. Est-ce que vous pourriez nous expliquer simplement ce que ça veut dire "androcentrée", et en quoi cette catégorie, qui est une sorte de catégorie statistique en tous cas quand elle est prise dans les enquêtes de l'Insee, est androcentrée ?

Marie Loison : Alors, androcentré, ça veut dire qu'on se focalise sur les hommes, en fait. On pense la catégorie pour rendre compte des expériences des hommes, sans penser que

les femmes et les hommes, ce n'est pas tout à fait la même chose et que les femmes, c'est un des titres un peu accrocheurs qu'on avait utilisés avec ma collègue Rosane Braud dans un de nos articles pour dire "Les femmes ne sont pas des hommes sans domicile comme les autres". En fait les catégories elles pensent le sans-domicilisme des hommes, et moins celui des femmes.

Par exemple, le sans-abrisme n'est pas vécu de la même manière : les femmes vont avoir moins tendance à rester dans la rue, parce que, pour toutes les femmes, dans notre socialisation de genre, on nous a appris que la rue, c'était dangereux pour les femmes. Et d'ailleurs, un peu paradoxalement parce qu'en fait on a plus de risques de subir des violences de genre dans un logement, chez nous, avec des gens qu'on connaît, que dans la rue avec des inconnus. Mais il n'empêche que la représentation sociale que nous avons toutes, en tant que femmes, de la rue ou des espaces publics, c'est celle d'un espace de danger. Donc, les femmes vont quand même souvent éviter d'être statiques, par exemple dans les espaces publics, alors que ça pose moins de problèmes aux hommes. Ça ne veut pas dire que les femmes ne sont pas sans abri, ça veut dire qu'elles ne vont pas forcément avoir le même *hexis* corporel, on ne va pas les reconnaître comme des sans-abris, des clochardes, comme on pourrait le percevoir chez les hommes.

Autre exemple : les critères des institutions pour héberger en urgence les personnes. Quand on appelle le 115, quand on est dans la rue ou quand on est dans ce que l'Insee appelle "un espace non prévu pour l'habitation", on va être prioritaire pour accéder à certaines places d'hébergement d'urgence. Or, les femmes, donc, elles évitent la rue et elles vont, par exemple, beaucoup plus que les hommes être hébergées chez des tiers. Par exemple, quand elles sont migrantes, qu'elles arrivent en France, elles vont être hébergées chez des compatriotes ou bien elles vont rester plus longtemps chez des amis, de la famille, et cetera. Et ça, ça n'est pas une situation qui ouvre droit à un hébergement en urgence. On va leur dire : « Madame, vous avez un toit au-dessus de la tête, en fait, donc vous n'êtes pas prioritaire. » Et ça, ça montre bien, en fait, que les dispositifs d'action publique et la manière dont on compte, aussi, dont on mesure le sans-abrisme, puis, plus globalement, le sans-domicilisme, il y a cet androcentrisme.

Ce qu'on a montré, par exemple, aussi, pour donner un dernier exemple, avec les haltes qui ont été créées en 2018-2019 à destination des femmes. On a montré, avec Rosane Braud, que ces dispositifs avaient été créés pour les femmes comme si les femmes se comportaient comme des hommes. Donc c'étaient des dispositifs qui cherchaient à accueillir des femmes très isolées, en errance, sans abri, avec de grosses difficultés, et cetera. Or, ce profil-là, en fait, il est très peu présent chez les femmes. Et donc, ces dispositifs, on les a qualifiés d'androcentrés, parce qu'en fait ils ne pensaient pas l'expérience des femmes, mais se référaient à l'expérience des hommes pour concevoir ce dispositif d'action publique.

Programme d'études sur le genre : Et est-ce que vous avez l'impression que les pouvoirs publics s'emparent de ces constats ?

Marie Loison : Depuis quelques années, je trouve qu'il y a quand même une prise de conscience. Déjà, les femmes sont devenues un problème public, donc on fait plus attention maintenant. Alors, il y a plein de raisons qui expliquent cela, je ne vais peut-être pas rentrer dans tous les détails, mais notamment le fait que les violences sexistes et sexuelles sont devenues aussi un enjeu public, avec #MeToo, et cetera. Et donc, voilà, les femmes sans domicile, elles sont quand même aujourd'hui beaucoup mieux visibles, au moins dans les discours des institutions. Et on voit bien comment il y a plein d'institutions d'aide – les

associations, mais aussi les collectivités, les pouvoirs publics en général – qui prennent mieux en compte cette question et qui s'y intéressent.

Et du coup, comme nous on travaille sur ces questions de genre, je pense que le genre est en train d'infuser un petit peu, de se diffuser. Alors, de là à dire que tout est en train de se transformer entièrement, non. Mais on sent que, quand même, il y a une volonté de mieux prendre en compte les femmes, de mieux prendre en compte leurs spécificités et de faire bouger un peu les lignes. Je pense, par exemple, à cette question de la non-mixité, qui est quand même un peu travaillée maintenant et qui devient un peu moins une espèce de bête noire des centres d'hébergement ou des lieux d'accueil, où on sent que c'est en train d'évoluer, et qu'il y a une meilleure compréhension du fait que, par exemple, les femmes, elles aient du mal à aller dans des institutions mixtes, parce qu'il y a des hommes. Et que quand on a subi des violences de genre pendant toute sa vie, on a un petit peu du mal à être hébergée dans un endroit où il y a plein d'hommes. Donc, j'ai l'impression que c'est en train d'évoluer doucement mais sûrement, donc il y a un peu de positif dans tout ça !

Programme d'études sur le genre : Super. Et on a parlé tout à l'heure de la manière dont on définit le sans-domicilisme, le sans-abrisme. Je sais que, dans d'autres pays francophones, il y a encore d'autres manières de nommer cette situation. Par exemple, au Québec, on parle de personnes en situation d'itinérance. De quels mots, de quelle définition aurions-nous besoin, selon vous, pour que la compréhension de ce problème public avance dans une perspective féministe ?

Marie Loison : Alors, moi, ce que j'ai proposé dans mon HDR [habilitation à diriger des recherches], c'est de repenser le sans-domicilisme au prisme du genre pour mieux prendre en compte le fait que les femmes, ce ne sont pas des hommes comme les autres.

Et du coup, aujourd'hui, on a tendance à penser l'abri, c'est-à-dire la mise à l'abri des personnes qui sont sans logement personnel. On pense aussi le domicile à travers la domiciliation, le fait de domicilier des personnes, par exemple dans des associations.

Mais on pense moins le "chez soi", et ça, ça complique un peu les choses en réalité. Ça vient rajouter une étape supplémentaire qui est un peu compliquée, et notamment pour les femmes, parce qu'en fait, on peut être dans un logement et ne pas se sentir en sécurité, ne pas se sentir chez soi. C'est particulièrement le cas des femmes qui subissent des violences familiales, intrafamiliales, mais aussi des violences conjugales. Et en fait, le logement... Il y a une collègue anglo-saxonne, Julia Wardhaugh, qui dit que les femmes elles peuvent être *homeless at home*, c'est-à-dire sans domicile à domicile. Alors, ça paraît un peu curieux de penser ça comme ça, mais en réalité, quand une femme est victime de violences de genre au sein même de son domicile, elle n'est pas vraiment chez elle. Et donc, on voit bien que mettre un toit au-dessus de la tête de quelqu'un, ça ne résout pas tout en réalité. Et, aujourd'hui, les institutions ont quand même un peu tendance à dire qu'on fait de la mise à l'abri, et c'est bon. Alors j'exagère un peu : on n'a pas complètement résolu le problème, elles en sont bien conscientes, et puis ça n'est pas du tout une critique des intervenants sociaux, pas du tout. Mais n'empêche que, si on s'intéresse aux femmes, on voit bien que ça ne suffit pas et qu'il faudrait aller plus loin.

Et du coup, la notion de sans-chez-soirisme, qui est utilisée en Belgique, moi, je la trouve plutôt intéressante. Elle est même mieux que celle que moi je propose, qui est celle de sans-domicilisme, parce que, justement, elle prend en compte le fait qu'un logement, c'est pas que un toit, c'est pas que un endroit où on définit notre identité avec notre adresse, ... Mais c'est aussi un lieu où on peut se projeter, où on a des relations intimes, où on peut

inviter des gens, où on se sent bien, en fait, on se sent, ... chez soi. Et donc, cette notion, elle est plutôt, je trouve, intéressante, mais on l'utilise très très peu en France.

Programme d'études sur le genre : Et puis ça rappelle la *chambre à soi* de Virginia Woolf, bien sûr.

Marie Loison : Exactement !

Programme d'études sur le genre : Merci beaucoup.

Genre et cetera, c'est le podcast du programme d'études sur le genre de Sciences Po. La musique est signée Lune.

Un lien vers la transcription et des références bibliographiques sont disponibles en description.

Si vous avez aimé cet épisode avec Marie Loison, n'hésitez pas à ajouter des étoiles sur votre plateforme d'écoute et à le partager à d'autres personnes que ça pourrait intéresser.

Merci et à bientôt !